

MICHEL BOUNAN
L'OR DU TEMPS

ALLIA

L'Or du temps

MICHEL BOUNAN

L'Or du temps

IDEM • VELLE



AG • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2015

Ce n'est pas sans réticence que je livre cet ouvrage à la publication. Les mains dans lesquelles il va tomber ne sont pas, pour la plupart, celles dans lesquelles j'aimerais le voir. Puisse-t-il – c'est le souhait que je forme pour lui – être bientôt oublié des journalistes-en-philosophie, cela lui vaudra peut-être d'être réservé à une meilleure race de lecteurs.

LUDWIG WITTGENSTEIN

I. L'ANIMAL HUMAIN

Le ressort principal et fondamental de l'être humain est, comme chez l'animal, l'égoïsme (...) tout ce qui s'oppose à la quête de son égoïsme éveille son indignation, sa colère, sa haine : il tentera de le détruire comme un ennemi.

ARTHUR SCHOPENHAUER

QUE les êtres vivants en général, et les hommes en particulier, se conduisent le plus souvent et naturellement, les uns envers les autres, de façon parfaitement égoïste et, s'ils en ont les moyens sans se mettre eux-mêmes en danger, de manière brutale et parfois cruelle, est un lieu commun appartenant à toutes les cultures.

Quasiment tous les moralistes, et à toutes les époques, ont dénoncé de tels comportements sociaux chez leurs contemporains. Ils les ont exhortés à pratiquer la "vertu", à secourir les indigents, à se conduire avec un minimum de dignité et de droiture morale, à cultiver la compassion, "vertus" auxquelles, de toute évidence, leurs concitoyens avaient grand besoin d'être rappelés.

La biologie moderne a plus récemment établi que l'être vivant est naturellement un prédateur. Il s'efforce de se maintenir en vie et de s'accroître, soit en dévorant d'autres êtres vivants, animaux ou végétaux, soit en absorbant divers éléments au détriment de leurs concurrents alimentaires.

Tous les êtres vivants sont des prédateurs et l'animal humain est "naturellement" un

prédateur. Il tire les aliments dont il a besoin pour se développer, se structurer, se renouveler, de ceux qui l'entourent ; il peut aussi devenir lui-même une proie pour d'autres prédateurs ou une victime de ses concurrents alimentaires. Cette dangereuse éventualité a limité quelque peu autrefois ses entreprises agressives.

Les forces mentales qui participent à ses conduites offensives et défensives (désirs, peurs, stratégies comportementales) sont à l'image de ses exigences physiologiques. Elles sont au service de ses activités fondamentalement individualistes et égoïstes. Le principal mérite du Marquis de Sade est d'avoir exposé sans voile, dans les discours et les agissements de ses personnages, la nature grossièrement animale et prédatrice du psychisme humain. Mais déjà auparavant quelques moralistes français et anglais du XVII^e siècle avaient montré qu'à travers diverses manœuvres, dans lesquelles l'hypocrisie tenait une place encore importante, les conduites humaines les plus habituelles étaient au service de l'égoïsme, de la vanité, de la cruauté parfois, de la lâcheté souvent.

Il semble qu'il n'y ait pas lieu de s'en étonner – encore moins de protester – de tels émotions, désirs et agissements sont tout à fait conformes à la structure anatomo-physiologique de

l'animal humain telle qu'elle est décrite par la biologie moderne.

On est donc en droit de se demander pourquoi des comportements si "naturels" ont été blâmés par des moralistes de tous les siècles et de toutes les cultures jusqu'à notre époque moderne. Quelle image idéalisée de l'homme pouvaient bien s'être forgée les littérateurs et les censeurs qui prononçaient ces jugements négatifs sur leurs contemporains? D'où provenait cette notion de "vertu" si universellement répandue? Pourquoi ce respect affiché de la grande majorité des hommes pour la "justice" et pour la solidarité à l'égard des individus les plus vulnérables? Sur quoi reposait la compassion humaine que personne ne peut se vanter de n'avoir jamais éprouvée? Pourquoi encore tant de sociétés ont-elles célébré comme une "vertu" suprême le sacrifice de sa propre vie au nom d'une cause élevée au-dessus de la survie individuelle? Et même si, le plus souvent, ces marques de respect n'étaient que des manœuvres spécieuses, des "hommages que le vice rend à la vertu", pourquoi de tels hommages?

À toutes ces questions embarrassantes, la réponse la plus fréquente donnée par l'animal humain est celle-ci: une telle morale est le

produit d'un héritage religieux, revendiqué ou non.

La compassion et la solidarité humaine, ainsi que les efforts individuels pour se libérer de l'attachement exclusif à sa simple survie animale, ont été, en effet, encensés par toutes les religions, judéo-chrétiennes, musulmanes, asiatiques, etc. D'après leurs textes fondateurs, une telle morale aurait été prêchée à l'origine par des individus exceptionnels, s'appuyant sur une certaine "révélation" divine, et promettant à ceux qui respecteraient leurs commandements une récompense merveilleuse, personnelle et éternelle après leur mort. C'est en se fondant sur cette mystérieuse "révélation" que de telles règles de conduite auraient été propagées à l'origine, et entretenues plus tard par la menace exemplaire de bûchers, de lapidations, ou seulement d'exclusion sociale, pour les récalcitrants ou les sceptiques.

Depuis quelques siècles en Europe, pourtant, de vives résistances se sont exprimées de plus en plus ouvertement à l'égard d'injonctions morales que ceux qui étaient chargés de les faire respecter étaient bien incapables de justifier autrement qu'en s'appuyant sur des données invérifiables et qui, souvent, ne s'y

conformaient guère. La croyance en une vie "éternelle", l'idée d'un "jugement divin" après la mort, ne semblèrent plus, dès lors, aussi assurées qu'auparavant et, moins encore, le dogme selon lequel ce jugement posthume pourrait se fonder sur le respect de prescriptions morales de pauvreté, d'humilité, de solidarité à l'égard des plus faibles, de charité humaine. De telles prescriptions avaient été imposées, disait-on, par des prêtres hypocrites et malfaisants; ou bien relevaient d'un genre de folie contagieuse, d'un ressentiment morbide des médiocres et des impuissants, de leur haine viscérale des individus les mieux armés pour la vie et pour la liberté.

Les plus acharnés contempteurs de l'ancienne croyance étaient peut-être ceux qui pensaient avoir, plus que d'autres, à gagner au rejet d'une telle morale, et une lutte à mort s'est engagée, dès le XVIII^e siècle, contre les vieilles croyances et, bientôt, contre la morale qu'elles prênaient.

Ceux qu'on a appelé les "Lumières" (par opposition à l'"obscurantisme" religieux antérieur) ont été à l'avant-garde de ce combat. L'offensive menée par les Encyclopédistes contre les dogmes religieux, celle de Rousseau affirmant, contre toute raison, l'origine

“naturellement bonne” de l’animal humain, et celle plus radicale encore de Sade dénonçant les “illusions” religieuses, la sottise des freins moraux, et réclamant la liberté absolue de réaliser ses désirs de meurtre, de viol, de cruauté, cette guerre a participé à la libération de l’animal humain, à la glorification de la nature et de la violence “naturelle”. Tout ce qui freinait autrefois les passions les plus agressives des hommes était bientôt dénoncé comme des mystifications, de néfastes chimères inventées, propagées et protégées par de puissantes organisations ecclésiastiques. La “nature” devait pouvoir désormais se déchaîner sans temps morts et sans entraves.

Pendant quelque temps encore, toutefois, des résidus de l’ancienne morale, ne reposant plus sur aucune croyance religieuse mais transmis par les maîtres de l’école laïque, ont contribué à jouer un rôle modérateur et à inspirer des règles de conduite fondées sur la justice, l’honnêteté, l’entraide, le respect d’autrui. Certains doctrinaires ont même tenté, plus récemment, de rétablir l’antinomie du “bien” et du “mal”, incarnés sous l’aspect de la “bourgeoisie” (égoïste et prédatrice) et du “prolétariat” (solidaire et pacifique); ou encore sous la forme de l’enfant (innocent) et

de l'adulte (pervers); ou même sous l'aspect du mâle (agressif et égoïste) et de la femme (généreuse et compatissante). Mais aucune de ces tentatives n'a réussi à s'imposer durablement. Il a fallu bientôt admettre que la plupart des prolétaires n'avaient de solidarité entre eux que circonstancielle et en fonction de leur intérêt individuel ou étroitement catégoriel; que les enfants étaient naturellement égoïstes, menteurs et fréquemment cruels; et que les femmes "libérées" étaient des hommes comme les autres, policières, chefs d'État, banquières et même militaires.

Aujourd'hui, ces dernières illusions pseudo-religieuses et manichéennes ont perdu leurs médiocres attraits, et les hommes de notre modernité, réduits à leur simple animalité, n'ont certes pas trouvé le bonheur. Cette idée neuve en Europe s'est même souvent retournée contre les rêveurs qui s'étaient promis de la réaliser.

Délivré des illusions du "bien" et du "mal", animé par son seul égoïsme et par son désir de prééminence, l'homme moderne semble n'avoir plus désormais pour guide que son instinct animal de prédateur individualiste. Et la guerre déclarée, ou plus souvent sournoise, de chacun contre tous paraît être le plus souvent

le moteur de toute vie en collectivité où la violence des uns n'est atténuée que par celles des autres, et par la peur d'un retour de bâton.

Cette violence est particulièrement flagrante aux deux niveaux extrêmes de la hiérarchie sociale, c'est-à-dire dans la criminalité financière et politique aussi bien que dans les bas-fonds des zones périurbaines, chez les trafiquants de marchandises illicites. Toutefois, une même soif de prééminence et de violence feutrée est bien observable ailleurs, dans les relations de travail, dans les rapports de voisinage, dans les regards fuyants que se jettent les passants dans les rues, ou dans les comportements de conducteurs d'engins motorisés. Cette violence, bien discernable mais plus retenue, peut se libérer occasionnellement et sans danger au cours d'affrontements "sportifs", comme elle se donne encore à voir dans divers jeux télévisés ou spectacles cinématographiques qui sont souvent, bien à tort, accusés d'en être responsables.

Un tel climat d'agressivité généralisée suscite naturellement des peurs diffuses, des angoisses récurrentes d'être agressé, humilié, détruit. Et qu'est-ce qu'un animal humain craint de perdre plus que tout au monde? C'est évidemment sa vie animale elle-même, pour la

sauvegarde de laquelle il est prêt à sacrifier tout le reste, sa liberté, son désir de prééminence, et même sa vanité. Cette courte vie, au-delà de laquelle il n'y a pour lui que néant, lui apparaît comme son bien le plus précieux. Elle ne peut, en aucun cas, être sacrifiée à quoi que ce soit qui serait plus estimable qu'elle. Et les prédateurs les plus redoutables peuvent attendre de lui la plus extrême soumission si sa vie animale est en danger. Ainsi les hommes d'État et leurs commanditaires, qui disposent de forces policières puissamment armées, peuvent se garantir mutuellement l'apparente "paix sociale" dont ils ont besoin pour faire leurs affaires, par la seule crainte que de telles forces inspirent à tous.

Du fait de cette violence généralisée, prudemment agressive, de chacun contre tous, et de cette peur ressentie devant la même animosité environnante, chacun se découvre séparé des autres, incurablement seul, enfermé en lui-même avec sa rage secrète et ses angoisses.

Les conséquences sociales et politiques d'une telle situation sont bien visibles aujourd'hui. Les individus et les groupes les plus dominants économiquement et politiquement, libérés des entraves que leur imposaient naguère les anciennes religions et la menace de supplices

éternels après leur mort, peuvent manifester désormais sans aucune retenue leur violence naturelle, pour protéger leur position dominante sous forme de massacres de populations civiles, de famines programmées, de tueries d'individus ou de groupes qui pourraient leur être hostiles, ou seulement pour en décourager d'autres qui viendraient à surgir.

Les possibilités de résistance des innombrables populations misérables, malgré leur multitude, et du fait de leur isolement individuel, de leur mépris ou de leur indifférence à l'égard des autres malheureux, ont rendu illusoire l'idée d'une organisation de défense efficace; et chaque décennie voit maintenant s'accroître l'écart entre une minorité très réduite de super-prédateurs et une immense population mondiale, indigente et asservie, animée par son seul ressentiment et sa colère sourde.

Ce désastre social s'accompagne en outre d'une dévastation environnementale qu'il semble désormais impossible d'endiguer. La nature prédatrice de l'animal humain libéré de ses anciennes entraves est grandement responsable de ce nouveau fléau. Certes, ce sont les groupes financiers et leurs gestionnaires politiques qui, pour conserver ou accroître leur prééminence, pillent les matières premières

TABLE DES MATIÈRES

I. L'ANIMAL HUMAIN.....	9
II. LE SUJET DE L'ÊTRE.....	25
III. L'HOMME VÉRITABLE.....	47
DU MÊME AUTEUR.....	59

L'OR DU TEMPS DE MICHEL BOUNAN
A PARU AUX ÉDITIONS ALLIA
EN SEPTEMBRE 2015

ISBN : 979-10-304-0024-3
ISBN DE LA VERSION ÉLECTRONIQUE :
979-10-304-0026-7